

tête, et qui avait en lui une forte dose de ce qui la fait, ne se traînait nullement à la remorque d'aucune politique ; il allait droit à son but, celui d'établir la prépondérance du Concile. Chef de parti sincère et désintéressé, il ne se laissait ébranler ni par la crainte ni par l'espérance, et montrait une abnégation et une indépendance qui ne manquaient ni de grandeur ni ne piquant contraste.

Admirez l'effet des préventions ! L'antipathie pour la personne d'Eugène IV était, chez Ænéas Sylvius, autant que la raison théologique, un motif qui le ralliait au système de Bale, et cette antipathie venait de la calomnie qui accompagne toujours les oppositions passionnées : *Nec Eugenium diligere poteramus*, dit-il, *quem tot tantique testes indignum Pontificio dicerent* (1). Il lui a rendu plus tard une éclatante justice, dans son livre sur l'*Europe*, quand il l'appelle : « Un grand et illustre pontife » (2) et trace de lui un magnifique portrait. Mais bien avant cela, il avait déjà réparé son erreur à l'endroit de cette noble figure pontificale, dans un rapport à l'empereur Frédéric III, que Baluze a imprimé parmi ses *miscellanea* (3). Ce rapport a la bonne fortune d'être à la fois une pièce officielle et un document historique de la plus haute importance. Ænéas Sylvius était venu à Rome à la tête d'une ambassade dont le but était de mettre fin à la neutralité que l'Allemagne gardait, depuis six ans, entre le pontife de Bale et Eugène IV. Il rend compte à son souverain, dans ce rapport, des négociations à l'aide desquelles, au contentement de toutes les parties intéressées, l'œuvre de la pacification a été accomplie par la soumission de l'Empire au véritable successeur de Pierre ; et comme, dans les entrefai-

(1) *Bulla retractationum*.

(2) *Magnus et Clarus pontifex*.

(3) T. 1, édition in-folio.